

L'ethnobotanique ou la société vue à travers une tartine à la gelée de sureau



Pour un matin d'avril, il fait frais sur Coutances. Quelques bonnes averses ont arrosé cette nuit échalote, matricaire, livèche, sauge sclarée ou coriandre. C'est tout en buvant du thé et en surveillant une bûche dans la cheminée, c'est-à-dire en utilisant les produits de deux plantes, que je vais essayer de présenter ma conception de l'ethnobotanique.

Les sociétés humaines, l'homme, leurs techniques, leurs sciences, leurs religions... ont été enfantés dans un berceau végétal qui les a façonnés et, que, en retour, ils ont transformé peu à peu. J'aime à croire que c'est bien Bodhidharma qui, en réaction au fait de s'être endormi au cours d'une méditation, a tranché ses sourcils, et que ceux-ci, à terre, ont donné naissance au théier dont les feuilles permettent de résister au sommeil et de clarifier l'esprit. Quel beau nom que celui du genre dans lequel les botanistes ont rangé le cacaoyer : *Theobroma* : nourriture, plante des Dieux ! Et, que l'on soit ou non chrétien, peut-on trouver meilleures relations homme/plante que celles des produits de la vigne et du blé qui, travaillés par l'homme mais surtout consacrés, deviendraient le sang et le corps du Christ ?

L'étude de ces interactions inéluctables entre plantes et hommes a pris le nom, à partir de 1895, d'**ethnobotanique**. Or aujourd'hui, ce mot n'a jamais été autant à la mode. Tout devient ethnobotanique : collection de légumes ou de simples¹ d'autrefois ; recueils de vieilles recettes de cuisine ; livrets permettant aux enfants, et peut-être surtout aux parents, de fabriquer des objets, des jouets, à partir d'éléments trouvés dans la nature... Mais sommes-nous là totalement dans le domaine de l'ethnobotanique ? Nous trouvons en fait trois manières privilégiées dont ce terme d'ethnobotanique est de nos jours employé communément :

1) D'une part, il fait souvent **référence au passé**, et à un passé très sélectionné et interprété avec nos yeux d'hommes d'aujourd'hui. Après avoir délimité l'époque (ex. : vers l'an 1000) et l'objet (ex. : les plantes médicinales ou condimentaires), on va choisir le lieu (ex. : l'herbularium ou l'hortus du monastère). Temps, objet et lieu : s'agit-il des règles du théâtre classique offrant un cadre au "bon vieux temps" ? Les études sur des problèmes parfois humainement tragiques posés par la nature aux agricultures de nos ancêtres (ergot du seigle, mildiou de la pomme de terre, phylloxéra de la vigne, etc.) atteignent et intéressent plus rarement le grand public. Ce recours à la profondeur de l'histoire et à ce terme "ethnobotanique" ne serait-il pas utilisé inconsciemment pour affermir notre besoin de jardiner, de pratiquer des cueillettes, de cuisiner... d'une manière plus saine et naturelle ?

Certes, l'ethnobotanique ne délaisse pas les sociétés passées. Des travaux importants sont réalisés à partir de momies égyptiennes ou de vieux manuscrits comme certains codex aztèques, ou bien encore recherchent les plantes que les grecs pouvaient ajouter dans leur vin pour arriver au "bouquet" alors désiré ? Mais elle s'intéresse cependant en priorité aux temps présents, aux "gens bien vivants" dont on peut écouter les descriptions et théories.

1 Une simple est une plante utilisée à des fins médicinales dont la drogue (au sens premier du terme de "matière médicale", c'est-à-dire de matière première des médicaments : feuilles, fleurs, tubercules, graines, latex...) n'est pas mélangée à celle issue de plantes d'autres espèces (ou à des drogues d'origine minérale ou animale). On nomme également simples (ou remèdes simples) les remèdes obtenus avec cette plante unique.

2) D'autre part, l'ethnobotanique est parfois menée avec une **“croyance” en l'objectivité** :

- Soit on s'inscrit dans une démarche “extérieure” à la société rencontrée. Des listes de plantes utilisées sont dressées, des analyses sont réalisées pour vérifier les propriétés pharmacologiques indiquées... Il s'agit de ce que les ethnobotanistes américains nomment “etic perspective”, la perspective du botaniste moderne, considérée souvent par eux comme objective, opposée à “emic perspective”, le point de vue des personnes de la société étudiée, point de vue qualifié de subjectif. Mais le botaniste contemporain scientifique n'est-il pas lui-même plongé dans une culture qui dirige ses connaissances et méthodes ? Cette situation provient pour partie du fait que les botanistes, avec leurs modes de pensées, se sont pris au jeu de l'ethnobotanique, ce qui est par ailleurs un bien. Mais en contrepartie, le versant ethnologique est parfois laissé sur le bord de la route.

La connaissance des rapports hommes-plantes nécessite par exemple de mettre des noms scientifiques aux végétaux décrits sur le terrain, de rechercher les principes actifs pouvant être à l'origine d'une propriété décrite... Autrement, nous serions dans un flou absolu rendant toute recherche sans valeur. Mais ceci ne reste du domaine de l'ethnobotanique qu'à partir du moment où cette tâche floristique, pharmacologique... permet d'asseoir des nomenclatures, des classifications, des propriétés, des conceptions populaires qui seront elles aussi l'objet même du travail ethnobotanique.

- Soit, ce qui est cette fois dangereux, on adopte à l'opposé et sans recul les théories et savoirs de ces sociétés, les considérant comme objectifs. Mais il ne faut pas confondre étudier et comprendre des conceptions, et y adhérer. Les savoirs populaires, anciens ou actuels, sont souvent basés sur des approximations, des erreurs d'identification des plantes, des connaissances biologiques ou médicales dépassées... Et, surtout, puiser aux sources d'un savoir populaire pour une application moderne nécessite une “traduction” culturelle.

3) Enfin, l'aspect de l'ethnobotanique centré sur les **plantes utilisées par l'homme** surpasse les autres. C'est à partir du moment où l'ortie ou la bourrache sont considérées comme plantes “utilisables” qu'elles paraissent devenir objets de l'ethnobotanique. Si l'ethnobotanique étudie bien l'usage que les sociétés humaines font des plantes, elle n'est pas limitée à cette recherche finalisée. Ce côté utilitariste ne doit pas occulter toutes les études très intéressantes sur les systèmes de pensée, sur les classifications...mises en œuvre par ces sociétés, y compris par rapport aux végétaux sauvages et économiquement (au sens large) inutiles.

Nous retrouvons ces trois manières privilégiées (historique, croyance en l'objectivité, plantes utilitaires) dans les discussions sur la façon de faire de la confiture d'antan, sur les “simples” à mettre dans la tisane, sur les plantes du capitulaire “*de villis*” qu'il est possible d'introduire dans son jardin “médiéval”. Mais nous ne sommes que sur le palier de l'ethnobotanique. C'est par contre en allant au-delà de ces trois tendances que nous entrons dans un réel questionnement

ethnobotanique, compris comme une démarche d'analyse des sociétés humaines, de la nôtre notamment. Et une gerbe d'objets potentiels de recherche éclate alors joyeusement comme végétation au printemps :

Par exemple, pourquoi en ce début du 21^e siècle, des sociétés de jardinage souhaitent-elles être considérées comme associations de protection de l'environnement ? Quels rapports à la nature, aux plantes cultivées et sauvages... pratiquent-elles, expriment-elles, défendent-elles ? Qu'est-ce que cela signifie pour leurs membres, pour l'extérieur ? Voilà un bon thème ethnobotanique !

Quels sont les rapports de notre société avec les OGM, les plantes invasives (renouée du Japon, séneçon du Cap, etc.), l'entretien des haies, le jardinage ?

Ou, autre thème sur lequel je me penche cette année : nos contemporains connaissent-ils les orchidées sauvages croissant autour de chez eux, et comment les nomment-ils ? Un "courant botaniste" me proposait des listes déjà existantes de noms vernaculaires ou des noms recopiés de Flore en Flore sans que semble-t-il aucun travail récent sur le terrain n'ait permis de dater, de localiser, d'actualiser ces noms... et surtout ne permette maintenant de les étudier comme élément du couple "nom populaire de la plante/locuteur". En questionnant directement les personnes, il devenait par contre possible de jauger le niveau d'intérêt porté à la nature, les variations de ces appellations non-scientifiques selon l'âge des individus et leur lieu d'habitation, le degré de transmission des savoirs populaires... ainsi que la réaction des botanistes à cette perception populaire des plantes et à une recherche sur celle-ci, ce qu'aucune lecture d'archives n'aurait bien entendu permis.

Les plantes ne seraient-elles pas finalement, pour l'ethnobotaniste, d'efficaces et d'agréables alliées lui permettant de mieux interpréter l'intimité des groupes humains ? En examinant le canevas tissé par les végétaux et les hommes, découvrons les traces de leurs interrelations... ou, tout en dégustant l'excellente gelée de sureau offerte par un ami, approfondissons la connaissance de la société dont on est membre.

Alain RONGIER

Remerciements :

Un merci très amical à Alain LIVORY (relecture du texte), Stéphanie MAX (illustration) et Xavier LAIR (gelée de sureau).

Cet article a été publié dans notre revue *L'Argiope* que nous éditons à raison de 3 numéros par an, dont un double.



C'est un bulletin trimestriel qui publie en priorité le résultat de recherches naturalistes dans le département de la Manche, mais aussi des articles de société (l'homme et la nature), le bilan de nos activités diverses, les comptes-rendus de réunion de bureau...

Pour être au courant de toutes nos publications, avoir *L'Argiope* en main et soutenir l'association Manche-Nature dans sa lutte pour la protection de la biodiversité, vous pouvez vous abonner et même adhérer !

Voir notre site Internet Manche-Nature.fr
à la page [Adhésion et abonnement](#)

Merci



Association d'étude et de protection de la nature

Agréée au titre de l'article L 141-1 du code de l'environnement
83, rue Geoffroy-de-Montbray – 50200 COUTANCES
Tél : 02 33 46 04 92
manche-nature@orange.fr – <http://manche-nature.fr/>